

CHAPITRE XVII

Fondation des *Filles de la Sagesse* à la Rochelle. — Les deux missions de Saint-Jean de Fontenay. — Montfort prêche une retraite aux religieuses de Notre-Dame, dans la même ville. — Vocation de M. Mulot. — Missions de Vouvant, de Saint-Pompain et de Villiers-en-plaine.

(1715-1716)

En parlant précédemment de l'établissement des *écoles charitables* à la Rochelle, nous avons dit que Montfort fit venir de Poitiers sœur Marie-Louise de Jésus et sœur de la Conception pour leur confier la direction de celles des filles.

Mais le départ de Poitiers des pieuses jeunes filles ne se fit pas sans difficultés. Tant de liens restaient encore à rompre entre elles et le monde ! Sœur Marie-Louise de Jésus, en particulier, vit s'élever mille obstacles qui eussent fait reculer un courage moins ferme que le sien. Sa mère lui fit entendre la voix de la nature ; les administrateurs de l'hôpital, celle de l'intérêt ; et certaines personnes bien intentionnées, celle de la piété ; en un mot, toutes se réunissaient pour la retenir à Poitiers. La voix de Dieu, néanmoins, parla plus fort que toutes les autres et fut seule obéie.

Montfort se trouvait en pleine mission, à Taugon¹ la-Ronde, quand les deux *filles de la Sagesse* arrivèrent à la Rochelle et y furent reçues par l'évêque. Il n'était donc pas là pour les diriger et s'occuper de leur installation. Ce fut une première épreuve. L'homme de Dieu se contenta de leur envoyer, par un frère, un petit billet qui contenait quelques avis pratiques, où il leur disait, entre autres choses : *Nommez-vous la communauté de la Sagesse pour l'instruction des enfants et le soin des pauvres.*

Dès que la mission fut terminée, il s'empressa de venir saluer les nouvelles arrivées, dont la situation encore toute provisoire réclamait d'ailleurs sa présence. L'entrevue eut lieu dans une maison de campagne appelée le *Petit-Plessis*, à un kilomètre de la Rochelle. C'est alors qu'il dit à la sœur Marie-Louise de Jésus ces belles paroles :

C'est vous, ma fille, que Dieu a choisie pour être à la tête de cette petite communauté qui ne fait encore que de naître. Dans la lettre que je vous ai écrite en commun, je n'ai fait que vous signifier, en vous nommant la mère supérieure, que c'est la volonté de Dieu qui l'a voulu ainsi. Il vous faut avoir beaucoup de fermeté ; mais la douceur doit l'emporter sur tout le reste. Voyez, ma fille, voyez cette poule qui a sous ses ailes ses petits poussins, avec quelle attention elle en prend soin, avec quelle bonté elle les affectionne ! Eh bien, c'est ainsi que vous devez faire et vous comporter avec toutes les filles dont vous allez désormais être la mère¹.

¹ Ces dernières paroles ont inspiré à M. Claudius Lavergne l'une des plus belles pages de l'histoire en peinture qu'a écrite son pinceau d'artiste sur

Chemin faisant, pendant qu'ils retournaient ensemble à la Rochelle, Montfort rappela à la sœur Marie-Louise de Jésus les paroles qu'il lui avait dites en quittant l'hôpital de Poitiers, à savoir, que, *quand bien même il n'y aurait de filles de la Sagesse que dans dix années, la volonté de Dieu serait accomplie. Comptez, ajouta-t-il, vous verrez qu'il y a maintenant dix ans que j'avais cette parole.*

La pieuse fille n'avait point oublié cette prédiction dont elle voyait l'accomplissement. Elle en tira un puissant motif d'attachement à sa sainte vocation et un accroissement de courage et de force contre les difficultés à venir.

Dans cette circonstance, Montfort ne fit qu'une apparition à la Rochelle. Après la mission de Mervent, il y revint passer le mois de juillet et les premières semaines d'août, et c'est alors qu'il donna la dernière perfection à l'établissement des *Filles de la Sagesse*.

Dès son entrée dans la ville, il éprouva une grande joie en apprenant que ses écoles étaient bien suivies et que tout le monde en faisait l'éloge. Il ne put s'empêcher d'en féliciter, le jour même, les maîtres et les maîtresses. *Ce matin*, leur dit-il, *j'ai entendu des petites filles qui, interrogées par leurs compagnes où elles allaient, ont répondu : « Nous allons à l'école des Filles de la Sagesse ! » De quelle consolation mon cœur a été pénétré en entendant prononcer le beau nom*

les magnifiques verrières de la chapelle de la Sagesse. Le peintre a rendu cette scène gracieuse d'une manière si vivante et si charmante que l'œil, à défaut des oreilles, perçoit et entend, pour ainsi dire, cette leçon de charité et de vigilance maternelles, et demeure captivé par l'expression ravissante des personnages.

que vous portez ; mais quelle gloire si vous avez soin de toujours en remplir la signification !

Le saint fondateur profita de ces instants pour augmenter le nombre de ses filles, en leur adjoignant deux ou trois nouvelles compagnes, et pour mettre la dernière main à leur règle. Lorsqu'il l'eut transcrite à nouveau, il la remit entre les mains de la sœur Marie-Louise de Jésus en disant : *Recevez, ma fille, cette règle ; observez-la et faites-la observer à celles qui seront sous votre conduite.* La sœur tomba à genoux, et la reçut comme le présent le plus précieux qu'on eût pu lui faire. Cette règle est, en effet, un chef-d'œuvre et un véritable trésor de sagesse et de piété. Un homme aussi savant que pieux ne put s'empêcher de s'écrier, après l'avoir lue : « Quiconque gardera cette règle, sera un ange ! »

Montfort, mettant à profit le peu de jours qui lui restait à passer auprès de ses filles, aimait à les visiter souvent pour leur inculquer le véritable esprit religieux et les stimuler dans les voies de la perfection. Dans un de ces entretiens elles le virent un jour s'arrêter tout à coup, et, comme transporté hors de lui-même, s'écrier avec ravissement : *Mes filles, Dieu me fait, en ce moment, connaître des choses admirables : Je vois, dans les secrets divins, une pépinière de filles de la Sagesse !*

Cette vision de l'homme de Dieu n'était point un leurre ni une illusion. On sait aujourd'hui si elle a été réalisée au delà de toute espérance¹.

¹ A la fin de l'année 1892, le nombre des religieuses de la Sagesse s'élevait à quatre mille trois cents. La congrégation possède des établissements dans les deux mondes. Elle compte en France trois cent trente-sept maisons, cent vingt hôpitaux maritimes, militaires et civils, dix asiles publics d'aliénés,

Cependant Montfort avait promis d'ouvrir une mission à Fontenay-le-Comte le 25 août, fête de saint Louis, patron du diocèse de la Rochelle. Pour reprendre son labeur apostolique, il fit donc ses adieux à ses chères *Filles de la Sagesse*, qu'il ne devait plus revoir en ce monde, mais qu'il continua à diriger, par lettres, jusqu'à sa mort.

C'est ainsi qu'il leur écrivait, le 31 décembre : *Je vous souhaite une année pleine de combats et de victoires, de croix, de pauvreté et de mépris.*

« Quel souhait étrange ! ajoute l'historien de la congrégation de la Sagesse. Le monde en sera scandalisé peut-être ; mais le monde était scandalisé aussi quand Jésus-Christ disait : Bienheureux les pauvres ! Bienheureux ceux qui pleurent ! Bienheureux ceux qui souffrent persécution ! Bienheureux ceux qui sont maudits du siècle ! »

Précédé à Fontenay par sa réputation de vertu, le saint missionnaire y fut reçu avec enthousiasme. L'église de Saint-Jean, où il prêcha, se trouva trop étroite pour contenir la foule qui se pressait autour de sa chaire. Il prit alors le parti de diviser son auditoire, en donnant successivement deux missions, la première aux femmes seules et la seconde aux hommes.

Mais un incident, survenu presque au début des exercices, faillit avoir un dénouement tragique pour l'homme de Dieu.

deux maisons centrales et d'arrêt, cent quarante-quatre asiles de l'enfance, soixante-deux ouvriers, douze crèches, deux cent vingt-cinq écoles primaires gratuites, externats et pensionnats, etc. etc. — C'est en 1720 que les Filles de la Sagesse vinrent s'installer à Saint-Laurent-sur-Sèvre, près du tombeau de leur fondateur, où se trouve depuis lors la maison mère de la congrégation.

Un soir qu'il se rendait à l'église pour le sermon, il y trouva « un *monsieur* appuyé sur le bénitier, son chapeau sur la tête, qui parlait et ricanait avec un autre ». Cet homme était M. de Ménis, le commandant de la garnison. Montfort, qui ne le connaissait pas, le pria de sortir. Et comme celui-ci s'obstinait à rester, le missionnaire le conjura au moins de se mieux tenir et de ne pas profaner le lieu saint par ses irrévérences. A cet avertissement, le militaire, se croyant insulté, s'emporte, vomit d'affreux blasphèmes, et, portant la main à son épée, le menace de la lui passer au travers du corps. Il se jette, en même temps, comme un furieux sur le missionnaire, qui était tombé à genoux, le saisit à la gorge et le frappe brutalement avec le poing. Aussitôt toutes les femmes présentes se précipitent sur l'officier, en poussant des cris, et l'obligent à lâcher prise. Celui-ci eut beau faire appel à sa garde, il fut, à la fin, forcé de sortir de l'église.

Peu à peu le silence se rétablit dans le lieu saint. Montfort se recueillit un instant, puis commença le sermon sans plus d'émotion que s'il n'était rien arrivé d'extraordinaire. Après l'exercice, il traversa, avec la même tranquillité, le cimetière occupé par les soldats qui cernaient l'église, le sabre au clair. Ceux-ci n'osèrent le toucher ; ils ouvrirent leurs rangs devant un bataillon de femmes intrépides qui, malgré lui, voulurent lui faire escorte, pour le protéger en cas de besoin.

Le commandant partit, le soir même, pour l'Herménault, afin de porter plainte à l'évêque de la Rochelle, qui se trouvait à sa maison de campagne. L'affaire fut même déferée au tribunal ; mais, comme il était facile

de le prévoir, elle se termina promptement et à l'avantage du saint missionnaire.

Cette mission de Fontenay est demeurée célèbre aussi par une apparition de la sainte Vierge dont Montfort y fut favorisé; par une guérison miraculeuse opérée par lui sur la personne d'une demoiselle Gustan, fille du trésorier de l'église Saint-Jean, qu'il délivra subitement d'une fièvre maligne; et par les soins charitables et assidus dont son zèle entoura les pauvres de la ville. Il les rassemblait, tous les jours, dans l'église de Saint-Nicolas pour les catéchiser, et leur faisait ensuite distribuer d'abondantes aumônes. Un changement extraordinaire s'opéra parmi ces déshérités de la fortune. Envisageant leur sort d'après les lumières de la foi, ils devinrent plus résignés, plus honnêtes, plus respectueux. Par ce moyen, ils se rendirent plus favorables encore les riches que Dieu a établis ici-bas économes des pauvres et ministres de sa providence. Avec le produit d'une quête faite parmi eux ils se bâtirent même un petit oratoire sous les halles, et, chaque soir, on les voyait avec édification s'y rassembler pour y faire leurs prières en commun et réciter le chapelet.

Le soulagement des misères croissantes de la classe pauvre, et l'extirpation des vices de toutes sortes que ces misères engendrent souvent, sont aujourd'hui l'un des plus graves problèmes de la question sociale. Nos économistes en cherchent vainement la solution en dehors de la religion chrétienne et ne la trouvent pas. Qu'ils viennent donc à l'école de Montfort, ce grand ami des pauvres. Son histoire leur apprendra, par des faits nombreux et des plus concluants, que la solution qu'ils cherchent se trouve dans la pratique du saint

Évangile et des lois de l'Église, et ne se peut trouver que là¹.

Après quelques jours de repos dans son ermitage de la forêt de Mervent, Montfort revint à Fontenay prêcher une retraite aux religieuses de Notre-Dame.

A cette retraite se rattache un fait d'une grande importance, la vocation de M. René Mulot, qui fut, après la mort du saint fondateur, supérieur général de la *Compagnie de Marie*. L'abbé René Mulot, originaire de Fontenay, avait le titre de vicaire de Soullans, au diocèse de Luçon; mais sa santé délabrée l'avait forcé de se retirer momentanément chez son frère, curé de Saint-Pompain, du diocèse de la Rochelle. Ce frère l'envoya à Fontenay prier le saint missionnaire de venir exercer son zèle dans sa paroisse. Or Montfort était alors occupé à la retraite des religieuses de Notre-Dame, et avait encore d'autres engagements postérieurs; il s'excusa donc de ne pouvoir répondre à l'appel qui lui était fait. Comme l'abbé insistait : *Eh bien*, lui dit-il, *promettez-vous de venir travailler avec moi, le reste de vos jours, et de venir faire votre coup d'essai à la mission que je vais donner à Vouvant? Si vous y consentez, je consens moi-même à aller ensuite à Saint-Pompain, et non autrement*. M. Mulot répondit modestement : « Je suis paralytique, j'ai une oppression de poitrine et des maux de tête qui m'empêchent de dor-

¹ On conserve encore, à Fontenay, de précieux souvenirs de la mission du mois de septembre 1715. Il y a une trentaine d'années, un missionnaire de la Compagnie de Marie trouva dans plusieurs anciennes familles quelques-uns de ces *contrats d'alliance* avec Dieu, imprimés sur parchemin, que Montfort distribuait à toutes les personnes qui faisaient leur mission et qu'il signait de sa main. — Ceux-là étaient datés du 9 septembre 1715 et signés de Montfort.

mir et les jours et les nuits... Que feriez-vous d'un pareil missionnaire ? — *Ne craignez rien*, répliqua l'homme de Dieu, *vos maux s'évanouiront dès que vous commencerez à travailler au salut des âmes.* »

M. Mulot vit un appel du Ciel dans cette invitation, et, sans hésiter un instant, il prit l'engagement de suivre Montfort.

Il le suivit, en effet, et partagea tous ses travaux jusqu'à ce que la mort vint l'enlever à son affection. Quant à sa santé, elle se remit comme par miracle dès les premiers pas qu'il fit dans la carrière apostolique, selon la promesse du serviteur de Dieu.

Ses débuts avec le saint missionnaire ne furent rien moins qu'encourageants ; car, de toutes les missions prêchées par l'homme de Dieu, celle de Vouvant fut incontestablement la plus pénible pour son cœur d'apôtre, à cause du peu de fruits qu'elle porta. Le démon, sans doute, fit agir tous les suppôts dont il disposait dans cette malheureuse paroisse, et l'éloquence de Montfort épuisa vainement toutes ses ressources contre les scandales, les abus criants et les vices au milieu desquels vivait la population. Il fut bafoué, persécuté, attaqué par ces cœurs égarés et endurcis qui ne purent cependant réussir à lasser sa patience et sa charité, mais qu'il ne put, de son côté, gagner à Jésus-Christ.

Après avoir fait quelques réparations à l'église, il partit pour Saint-Pompain¹. C'était en plein mois de décembre.

Là, fort heureusement, sa parole trouva plus d'écho dans les âmes. Elle y fut reçue avec foi et un grand

¹ Saint-Pompain, canton de Coulonges (Deux-Sèvres).

désir d'en profiter ; aussi fructifia-t-elle au centuple. Néanmoins la masse du peuple ne s'ébranla pas d'abord sans quelque difficulté, comme le prouve le cantique



intitulé *le Réveille-matin de la mission*, que Montfort composa dans cette circonstance et dont nous avons cité le premier couplet.

Entre autres consolations, le saint missionnaire eut celle de réconcilier publiquement le fermier du seigneur de Saint-Pompain, le curé et une tierce personne,

divisés depuis longtemps par une haine qui semblait implacable. Toute la paroisse en fut profondément édifiée.

Il réussit encore à faire abolir une assemblée mondaine et une foire, qui se tenaient le saint jour du dimanche, à Saint-Pompain, de temps immémorial. Cette foire était la source de désordres lamentables et de la plupart des maux dont souffrait cette pauvre paroisse. Pour guérir le mal, il fallait en supprimer la cause ; et la chose présentait des difficultés qui semblaient insurmontables. Montfort l'essaya cependant. Encore s'il n'avait eu affaire qu'aux habitants du lieu et des alentours, peut-être aurait-il pu espérer les amener à la suppression de ces abus, en ce qui les concernait ; car, par son éloquence et ses vertus admirables, il les avait conquis et les avait tous dans la main. Mais comment mettre en déroute, sans recourir à la force armée, tous ces étrangers avides de curiosités, de plaisirs, tous ces marchands avides de gain sur lesquels il n'avait aucune influence ? Or voici ce qu'il imagina pour arriver à ses fins.

Il organisa une procession dont il se fit comme une armée et qu'il dirigea sur le champ de foire, à travers les étalages des marchands, les baraques des saltimbanques et les rondes des musiciens et des danseurs. L'entreprise était audacieuse, dira-t-on, téméraire même, en apparence ; nous en convenons ; mais le zélé missionnaire avait avec lui Celui qui chassait autrefois les vendeurs du temple et qui commandait aux flots et à la tempête. Le pieux stratagème lui réussit d'une manière surprenante.

Dès qu'on vit s'avancer cette longue procession chan-

tante d'enfants, de *vierges* et de *pénitents* ayant pour armes le crucifix et le rosaire, et Montfort à leur tête, une sorte de panique se répandit dans tout le champ de foire ; les rassemblements se dispersaient, danseurs et danseuses s'enfuyaient, les petits marchands décampaient, comme si une armée invisible les eût poursuivis l'épée dans les reins.

La victoire fut complète, et le vaillant apôtre, qui combattait au nom de Dieu et pour Dieu, resta maître du champ de bataille. A partir de ce jour, les foires et assemblées ne se tinrent plus, jamais le dimanche à Saint-Pompain.

Un tel fait paraîtra incroyable ; car il est peut-être sans précédent dans les annales de l'apostolat catholique. Mais il est confirmé par un document authentique qui ne permet pas de le révoquer en doute. C'est un cantique que Montfort composa sur un air guerrier, exprès pour cette circonstance. Le lecteur aimera, pensons-nous, à en trouver ici quelques strophes. Il est intitulé : *La déroute des danses abominables et foires païennes de Saint-Pompain*.

Le crucifix

A tout rompu, malgré le diable ;

Le crucifix

Est triomphant sur les débris

Et de la foire détestable,

Et de la danse abominable,

Le crucifix !

Que l'on est fort,

Quand on met sa force en Marie !

Que l'on est fort !

En vain la force fait effort ;

On est plus fort, quand on la prie,
Que tout l'enfer en sa furie...

Que l'on est fort !

C'est par son Nom
Que Saint-Pompain chante victoire;
C'est par son Nom

Qu'il vaine, comme fit Gédéon,
En faisant passer avec gloire
La procession par la foire.

C'est par son Nom.

Marchez, enfants,
A la tête, petites filles !

Marchez, enfants,
Comme nos héros triomphants,
Battez des géants à dix mille,
Petit bataillon de pupilles,
Marchez, enfants.

Petits Davids,
Prenez vos chapelets pour fronde,
Petits Davids,
Quoique faibles, quoique petits,
Ne craignez point, bravez le monde.
Frappez le Goliath qui gronde,
Petits Davids !

Suivez l'Agneau,
Vierges, n'ayez point d'autre casque,
Suivez l'Agneau,
Que votre voile et votre anneau;
Où Satan a levé le masque,
Au travers de cette bourrasque,
Suivez l'Agneau !

Braves soldats,
Pénitents, c'est vous que j'expose
Braves soldats,
A la force des potentats...
Que l'orgueil combatte et qu'il glose,
Pieds nus, vous gagnerez la cause,
Braves soldats !

Vive Jésus !
Avec Notre-Dame de grâce !
Vive Jésus !
Victorieux de tant d'abus,
Qui, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse,
Se rend le maître de la place...
Vive Jésus !

Dieu seul !

L'intérêt de cette citation en fera pardonner la longueur. Elle n'est, du reste, qu'une page d'histoire assez peu connue et qui mérite de l'être davantage.

Nous n'avons presque rien dit encore de l'apostolat de Montfort auprès des tout petits enfants, dans le cours de ses missions. Il était loin pourtant d'oublier cette portion chérie du troupeau de Jésus-Christ. Partout où il passait, il faisait une cérémonie pour eux, à laquelle il exposait une statuette de l'enfant Jésus qu'il portait toujours avec lui.

Comme en cette année 1715 il se trouvait à passer les fêtes de Noël à Saint-Pompain, cette pieuse et attirante cérémonie eut dans cette localité un caractère particulièrement touchant. Peut-être y composa-t-il son beau cantique si connu sur le *saint Enfant Jésus*. Toujours est-il qu'il le fit chanter aux enfants de Saint-Pompain, comme l'indique l'une des dernières strophes ainsi conçue :

Petit troupeau de Saint-Pompain,
Dis, nuit et jour, soir et matin :
Je l'aime ! Je l'aime !
C'est mon Pasteur bénin,
C'est l'amour même.

Le passage du saint missionnaire de la paroisse de

¹ Ce curieux cantique se trouve dans un recueil imprimé à Niort, en 1721.

Saint-Pompain à celle de Villiers-en-Plaine, qui est limitrophe, où il devait aller ensuite, se fit avec un appareil extraordinaire. Prévoyant qu'on l'y conduirait processionnellement, il résolut de faire tourner cette pieuse démonstration à la gloire de Dieu seul, tout en donnant une bonne leçon de respect aux protestants, fort nombreux alors en cette contrée, qui faisaient colporter leurs *bibles* sur les foires et les marchés par de vils commis voyageurs. Dans ce but, il organisa une procession générale jusqu'à Villiers, dans laquelle la sainte Bible était portée triomphalement sous un dais, comme le très saint Sacrement lui-même. L'apôtre-poète trouva encore sur sa lyre un cantique pour la circonstance, qu'il intitula *le saint Voyage*. Son discours d'ouverture de la mission de Villiers, dont le sujet fut *le respect dû aux saintes Écritures*, compléta le bon effet produit par cette démonstration pieuse, et ouvrit les cœurs aux opérations de la grâce divine.

L'un des faits marquants de cette mission fut la conversion d'une jeune dame frivole et mondaine, M^{me} d'Orion, propriétaire du château de Villiers.

Quelques jours après son retour à Dieu, Montfort crut de son devoir de lui faire une visite à son château. Il accorda à ses hôtes tout ce que la bienséance réclamait de lui en cette rencontre, puis il sortit un instant dans le jardin. Quand on vint pour l'y chercher, dit une relation, « on le vit, dans une allée, priant à genoux, les bras en croix, élevé de plus de deux pieds au-dessus de la terre. » Il fit ensuite ses adieux à M^{me} d'Orion, et, après lui avoir promis de prier à son intention, il ajouta : *Vive Dieu, Madame..., je mourrai avant que l'année soit finie.*

On était alors à la fin de janvier 1716.

CHAPITRE XVIII

Pèlerinage à Notre-Dame des Ardilliers pour obtenir l'établissement de la *Compagnie de Marie*. — Mission de Saint-Laurent-sur-Sèvre. — Maladie et mort du Bienheureux.

(Mars, avril 1716)

D'après la parole qui termine le chapitre précédent, il est clair que Montfort avait le pressentiment de sa fin prochaine. D'où lui venait cette réponse de mort? était-ce de l'affaiblissement de ses forces, du mal latent dont il souffrait depuis son empoisonnement à la Rochelle, ou bien d'un avertissement surnaturel? Nous ne savons. Mais ce qui paraît évident, c'est que ce pressentiment lui inspira un zèle plus ardent que jamais pour se procurer des successeurs et se survivre en eux. Il écrivit, dans ce but, au séminaire du Saint-Esprit, à Paris. Dans ce but encore, il résolut d'aller en pèlerinage à *Notre-Dame des Ardilliers*, à Saumur. Trente-trois hommes de Saint-Pompain, dont il avait formé une confrérie de *Pénitents*, s'offrirent à lui pour